

Chapitre X. Le camp des Mazures

(...) Socialement, ça a été une douche froide quand je suis revenu au village. En quelques années d'absence, j'étais devenu un étranger, ce qui était aggravé par le fait que mon oncle ne me logeait pas chez lui, comme avant, mais dans une petite bicoque à l'orée de la forêt. Cette construction se trouvait à la limite des prairies situées derrière le village, quand on prend la route de Monthermé. C'était une construction humide et fraîche, de schiste mal jointoyé, une ancienne bergerie probablement, que l'oncle avait jadis mise en location. Quand je suis revenu, il m'a dit qu'il préférait que je loge là, parce qu'il avait peur que la maison soit réquisitionnée par les Allemands. Plus tard, j'ai bien compris que c'était un prétexte et que l'oncle ne voulait pas que je sois dans ses pieds.

Mon oncle et ma tante ne m'ont pas accueilli comme je m'y attendais. L'ambiance était glaciale. J'ai senti que je gêrais. Je n'étais pas attendu. Comme si j'étais devenu un étranger. Ils parlaient entre eux en patois, ce qu'ils n'avaient jamais fait précédemment. Évidemment, je comprenais parfaitement mais moi, on ne me parlait jamais en patois, tout le monde me parlait en français ; même quand je le parlais, on me répondait en français.

Antoine, mon cousin germain, qui était comme un frère pour moi, me fuyait (...) Donc j'étais mis à l'écart. Au début, je ne comprenais pas pourquoi, mais tout a été plus clair quand après quelques mois d'activité professionnelle, je dirais vers l'automne 42...

En quoi consistait exactement votre travail ?

Mon grand-père ne m'avait pas tout dit. Je pensais que mon travail consisterait à visiter les coupes, acheter du bois sur pied, le faire exploiter, bref un travail de commis forestier. Il y avait de cela, bien sûr, c'est ce que j'ai fait les premiers mois et cela ne me posait pas trop de problèmes. Je me disais que mon travail permettait à des gens de survivre. Il fallait que les industries tournent pour que les gens aient du travail.

Toutefois, je dois bien dire que dès qu'il y avait moyen de carotter, je le faisais. Dès que je pouvais, d'une manière ou d'une autre, faire quelque chose contre les Allemands, je le faisais. Mais les occasions étaient rares et c'étaient des broutilles : je faisais un peu de contrebande, je retardais des courriers – rien de bien méchant mais c'était quand même dans un esprit de sabotage (...)

Les Allemands manquaient toujours de combustible. Il en fallait toujours plus. Ils voulaient du charbon de bois, qu'on fabriquait directement sur les coupes. On coupait du petit, qu'on dressait comme des sortes de meules – on appelait ça des fauldes. On y boutait le feu et tout cela se consumait à l'étouffée. Après, il n'y avait plus qu'à récupérer le charbon de bois (...)

Dans quel état d'esprit étiez-vous à l'époque ? Quelqu'un était-il au courant de ce que vous pensiez ?

Les relations avec mon oncle, ma tante et surtout mon cousin étaient très compliquées. Très rapidement, j'avais compris que j'étais là pour les remplacer : ils ne voulaient plus travailler avec mon grand-père. Lui, il avait envoyé un vieux commis

pour m'écoler. C'était un type, un Belge qui provenait d'Oignies, de l'autre côté de la Pointe. Il ne se posait jamais de questions et m'a montré comment il fallait faire pour baliver, vérifier les meules, etc. Je connaissais bien les bois donc pour moi, ce n'était pas difficile (...)

À ce moment, j'étais à peu près en colère contre tout le monde. J'étais presque complètement inconscient de la situation et j'étais très fâché sur ma famille. J'étais très seul aussi. Seul mon grand-père trouvait grâce à mes yeux.

Un jour, nous nous sommes rencontrés à Vireux. C'était la première fois depuis des mois que quelqu'un me témoignait un peu de sympathie. On était allé manger chez un de ses amis et on avait bien bu. Je me souviens qu'après le repas, on a commencé à discuter. Mon grand-père tournait autour du pot mais je sentais bien qu'il voulait en savoir plus sur mes rapports avec ma famille, et aussi ce que je pensais de mon travail.

Je ne sais pas, j'avais peut-être tellement besoin de parler que je me suis lâché. J'ai exagéré bien sûr, en raison de tout l'alcool, mais je ne lui ai pas caché que j'étais en margaille avec les Vizouchat.

Vous lui avez fait croire que vous étiez un sympathisant de la cause nazie ?

Ce n'est pas du tout cela, en fait. C'est vrai que je ne faisais pas de politique mais je voulais entrer dans la Résistance quand même, parce qu'il me semblait que c'était la seule manière de combattre mon ennui. Comme je connaissais les idées

politiques de mon oncle, Arille Vizouchat, j'étais persuadé qu'il en faisait partie et qu'il pourrait me confier des missions. J'étais également persuadé que mon cousin Antoine en faisait partie aussi. Je fis toutes les ouvertures possibles mais en vain. J'avais vécu cela comme une grande injustice. J'étais donc très en colère sur les Vizouchat. Mon grand-père en avait logiquement conclu que j'étais de son côté. Mais je dois bien vous dire que même à ce moment, je n'avais pas compris à quel point Louveau était dans le camp de la collaboration. Pour cela, il a fallu que je sois en contact avec les gars du camp des Mazures. Tant que je n'ai pas vu de mes propres yeux ce qui se passait, je n'avais pas une idée juste des choses. Vous comprenez, j'étais vraiment seul. À l'époque, il faut bien savoir que dans des conditions pareilles, c'est un peu du chacun pour soi, n'est-ce pas (...)

Comment avez-vous découvert le camp des Mazures ?
Par hasard, presque.

Comment cela, par hasard ?

Eh bien, moi, j'étais chargé d'organiser les livraisons de charbonnette et de bois vers les usines. Après avoir vu mon grand-père, il a dû juger que j'étais fiable. Alors il m'a envoyé à Revin...

À Revin ?

Oui, je vous l'ai dit, les Allemands avaient besoin de bois. Je savais qu'ils faisaient du négoce avec qui pouvait leur en vendre, je savais qu'ils utilisaient des prisonniers de guerre,

des pauvres Africains, des Sénégalais, des Algériens, des Tunisiens... Mais je ne savais pas encore pour les juifs.

Quand ils avaient décrété que le département serait zone interdite, peut-être qu'ils n'avaient pas pensé qu'ils allaient manquer de main d'œuvre pour exploiter les forêts. Tout le monde était parti, les villages étaient presque vides. Après, ils ont laissé revenir du monde mais au début, c'était interdit ; il fallait un laisser-passer.

Alors ils ont eu l'idée de mettre des prisonniers au travail, des prisonniers de guerre et même des droits communs. Mais il leur en fallait toujours plus alors ils ont monté un camp de concentration sur les hauteurs de Revin, aux Mazures. C'étaient des Belges qui étaient là-dedans. Ils venaient d'Anvers, c'étaient des juifs.

Bien sûr, nous, de l'autre côté, sur Hargnies, on ne le savait pas.

Comment était-ce possible ?

Tout cela était plus ou moins secret tout de même. Les transports de charbonnette se faisait en camions jusqu'à Revin, d'où elle partait en train. On ne voyait pas les déportés. C'étaient des prisonniers français qui entreposaient les sacs de charbonnette dans les wagons. Des cheminots les aidaient. Les juifs, ils ne sortaient pas du Lager, évidemment, ou alors juste pour couper du bois.

Où se trouvait ce Lager ?

Sur les hauteurs de Revin, à une dizaine de kilomètres à peu près. À mi-chemin sur la route de Renwez, près d'un village qu'on appelle les Mazures. Il y avait près de 300 prisonniers là-dedans. Ils sont arrivés dans le courant de l'été 42. Le camp, c'étaient quelques baraquements dans lesquels ils s'entassaient. Les conditions de vie étaient terribles. Les gars devaient couper du bois et en faire du charbon. (...) Le camp était commandé par une crapule. Le type, c'était une vraie ordure de nazi, un convaincu. Il s'appelait Freuer. Il avait été blessé et il boitait. Dès qu'on le voyait, on avait froid dans le dos.

Vous avez été en contact avec lui ?

Oui, bien sûr. (Silence)

En quoi consistait votre travail ?

Quand j'ai vu mon grand-père à Vireux, c'était aux alentours de la mi-juillet '42. Je me souviens très bien de la période car lui était belge et son ami, français. Ils avaient chacun fêté leur fête nationale, le 14 pour les Français et le 21 pour les Belges, comme vous savez. À la fin du repas, mon grand-père a dit à son ami qu'on pouvait me faire confiance et c'est à ce moment qu'ils m'ont demandé si je pouvais aussi m'occuper de vérifier les chargements en gare de Revin. Je ne savais pas d'où ça venait, évidemment, et j'ai dit oui. Les premiers temps, je devais réceptionner les camions qui descendaient du camp, je ne savais rien de plus.

Comment avez-vous appris ?

Ça a pris un peu de temps. En fait, comme je vous ai dit, je faisais ce que je pouvais pour emmerder les Boches. À la gare de Revin, il y avait des prisonniers de guerre. J'essayais toujours de leur donner un petit quelque chose en plus, des trucs que j'avais au marché noir – en haut, à Hargnies, on était quand même un peu plus libre. Et j'avais tous les laisser-passer dont j'avais besoin pour aller partout. C'est comme ça que j'ai rencontré Karim et que j'ai fini par sympathiser avec lui.

Qui était ce Karim ?

Il s'appelait Karim Cherkaoui. C'était un chasseur marocain. Un brave de brave, débrouillard comme tout. Il avait été fait prisonnier en 40. Les Allemands l'avaient d'abord collé dans une ferme puis, avec quelques autres, il avait atterri au Judenlager.

Il n'y avait pas que des juifs alors ?

Non. Eux formaient la grande majorité. Mais il y avait aussi quelques droits communs et des prisonniers de guerre. Leur sort était terrible aussi, mais quand même un peu plus enviable que celui des Anversois. C'est eux qui faisaient tourner le camp.

Vous pouvez m'en dire plus sur l'organisation ?

Le Lager dépendait de l'Organisation Todt. Il y avait des SS qui surveillaient, Freuer bien sûr, qui dirigeait soi-disant tout et puis les pauvres gars qui trimaient. Ils crevaient de faim... Pour les droits communs et les prisonniers de guerre, c'était un peu plus facile, grâce à Karim, justement.

Quel était son rôle ?

Dans le camp, il y avait un intendant. C'était un Allemand et il s'appelait Werner. Il était alcoolique. Karim était son homme de confiance. Il lui fournissait ce dont il avait besoin, de l'alcool donc. Je ne vais pas dire que c'était un bon gars mais ce Werner détestait Freuer. Il le haïssait tellement qu'il se réjouissait de tous les petits trafics et dès le moment où il le pouvait, il sapait son autorité.

Comment cela se faisait-il ?

Il faut dire que ce Freuer, ce n'était pas un foudre d'organisation. Il avait été très grièvement blessé à la tête et aux jambes. Il en était resté handicapé. Il était très déprimé également. Il passait des journées entières prostré dans son bureau. Il n'en sortait presque jamais. Il valait mieux d'ailleurs, parce que quand il le faisait, c'était terrible. Un jour, il y avait deux détenus qui s'étaient évadés. Ils ont été abattus mais cela ne lui suffisait pas. Freuer a fait rassembler tous les détenus du camp. Il a fait pendre les cadavres de ceux qui avait été abattus et puis, enfin, comment dire, il a fait tuer deux autres prisonniers, pour l'exemple. Tout le monde était pétrifié - Freuer, c'était quelqu'un qui n'éprouvait pas de sentiments humains, un vrai tortionnaire. Enfin, à l'époque, il faut dire que c'était courant.

On peut revenir un instant sur vos activités en lien avec le camp ?

En fait, comme je vous l'ai dit, normalement, je n'aurais pas dû

être en contact avec le camp. C'est Karim qui m'a dit que les sacs venaient du Lager. Moi, j'avais du mal à y croire. Alors un jour, j'ai prétexté un problème dans les livraisons et je suis monté avec lui dans le camion qui allait aux Mazures. C'est comme ça que j'ai vu et que j'ai rencontré Freuer (...). J'ai vu les hommes, aussi. Ils étaient maigres à faire peur. C'était ignoble. En tout cas, c'est un spectacle que je n'ai jamais oublié.

Qu'avez-vous fait par la suite ?

Vous savez, moi j'étais dans une logique de sabotage plus que de résistance. Comment dire ? C'était épidermique. Je ne pouvais pas supporter que les Boches fassent la loi. Mais quand j'ai découvert le camp, là, c'est devenu autre chose, quelque chose de plus profond. On ne pouvait pas faire ça à des hommes.

Qu'avez-vous fait alors ?

Je me souviens que quand je suis remonté sur Hargnies, je suis directement allé voir mon oncle. Il fallait que je le lui dise, même s'il faisait semblant de ne pas me voir quand il me croisait. Je ne pouvais pas rester tout seul avec cela, il fallait faire quelque chose. (...) je suis allé le soir même. De nouveau, ça a été une sacrée douche froide.

Vous avez été mal reçu ?

Je me suis fait congédier comme un malpropre. Mais pas du tout pour les raisons que je croyais (...) Au village, j'avais entendu parler de l'évolution des idées politiques de mon oncle

et de ma tante mais je n'y croyais pas. Or ce jour-là, ils m'ont reçu dans la salle à manger, une pièce où on n'allait jamais. Et au-dessus du manteau de la cheminée, il y avait un portrait du Maréchal Pétain.

J'étais stupéfait. Mon oncle - je le revois encore assis à la table - m'a demandé très agressivement si cela me dérangeait, et puis il m'a rappelé qu'il s'agissait du vainqueur de Verdun. Ensuite, il m'a demandé pourquoi j'étais venu les voir. J'étais désarçonné et j'ai bredouillé. J'ai raconté ce que j'avais vu aux Mazures. Il m'a laissé finir puis il m'a mis à la porte, en me disant qu'il était désolé pour ces gens mais que les temps étaient difficiles pour tout le monde. Il a ajouté qu'il ne fallait pas que je me laisse aller aux exagérations, que c'était la guerre et que la situation des prisonniers du Lager allait sûrement s'améliorer, avec le temps.

Ensuite, il m'a raccompagné à la porte et il m'a dit que je devrais penser à lui donner quelque chose pour la maison qu'il avait mise à ma disposition. Á ce moment, j'ai croisé le regard d'Antoine, qui a baissé les yeux. Je suis sorti de là écoeuré. (...)